

Les dons de Ravelstein ¹

Faisons fi des rumeurs qui entourent le nouveau livre de Saul Bellow, Américain né à Montréal, prix Nobel de la littérature. Son livre, qu'il vient de publier à 84 ans bien comptés, est un roman. Chick, le narrateur, fait le portrait d'un certain Abe Ravelstein; à travers ce portrait, Bellow raconte comment a vécu et est mort un philosophe américain charismatique et bon vivant, mais surtout comment Chick a été touché au plus profond de lui par cet homme doué.

Le rapport de Chick avec Abe est celui d'un inférieur avec son supérieur. Les dons intellectuels de Ravelstein sont immenses; il connaît comme personne la littérature du monde entier, et surtout la littérature classique; il charme ou bouleverse ceux qu'ils rencontrent, et ce sont souvent les maîtres politiques et intellectuels du monde; il est perspicace sur le plan humain. L'attitude de Ravelstein envers Chick rappelle celle d'un grand frère brillant envers un cadet un peu lent. En même temps, c'est l'attitude d'un philosophe envers un littéraire; c'est celle d'un homme sans foi envers un homme qui ne peut se résoudre à quitter la foi de son enfance; c'est l'attitude d'un penseur, qui a conclu que la vision ancienne du monde est la plus vraie, envers un homme bon et vaguement moderne.

Comme tout grand frère dominateur, Abe aime bien se mêler de la vie de son petit frère. Et Chick de décrire – est-ce consciemment? – comment Ravelstein l'amène à se défaire de sa femme ou du moins à accepter son départ, comment il lui trouve une nouvelle épouse parmi ses anciennes étudiantes – rien de moins

1. Texte qui a servi de base à un article publié dans le *Devoir* en mai 2000. Le texte a été légèrement corrigé.

–, comment Ravelstein lui dessille les yeux au sujet de certains intellectuels que connaît Chick et qui l'utilisent comme un paravent, comment il le conduit à voir qu'il ne réfléchit pas assez au sujet de sa situation de Juif dans la société moderne. Autant de dons que Ravelstein fait à son ami : des dons qui sont imposés plutôt qu'être offerts.

On se demande si la quasi mort de Chick, décrite dans la troisième partie, n'est pas le nécessaire prélude à une sorte résurrection : le petit frère en lui doit mourir pour que Chick devienne un adulte et accomplisse son devoir envers Ravelstein en écrivant le livre qu'on a entre les mains. De même, on se demande si dans cette même partie les longs passages étranges sur les cannibales ne sont pas des rappels de la barbarie du vingtième siècle. Ce qui est certain, le roman médite sans arrêt sur le sort du *youpin*, comme Ravelstein appelle le Juif pris dans le vingtième siècle. C'est comme une démonstration romancée de la nécessité, mais aussi de la difficulté, de penser sa vie : on fait des erreurs, et on se rend malheureux parce qu'on ne se comprend pas, et on ne se comprend pas parce qu'on ne veut pas, ou on ne peut pas, penser la « grande politique » – autre expression de Ravelstein –, et on ne pense pas la grande politique parce qu'on est occupé par mille et une choses secondaires, par mille et une opinions sécurisantes.

Comme Chick, suggère Bellow, nous avons tous besoin d'un Abe Ravelstein, personnage *hénaurme* rempli de passions et de vices, parce que nous avons tous besoin d'un Diogène le cynique pour casser des vitres et briser des murs ; les vitres et les murs de nos opinions claustrophobiques. Nous faut-il donc tous

retourner à la nature ? Peut-être, mais pas dans le sens d'un retrait à la campagne, dans la vérité primitive : Chick ne se ment jamais plus que quand il se cache sur sa terre au New Hampshire ; et quand il se retire sur une île pour se remettre de la mort de son ami, il passe à deux doigts de mourir lui-même. Le premier et le dernier don de Ravelstein, fait à ses étudiants pendant des années, et refait à Chick d'une façon toute particulière, est une découverte personnelle, existentielle : que la réflexion est une activité humaine essentielle, essentielle pour arriver au bonheur, et même tout simplement pour survivre.

Tout ça est bien sérieux et manque un des éléments importants du roman : son humour. D'abord un humour bruyant – on est tenté de dire juif – de Ravelstein, mais ensuite le ridicule du personnage lui-même. Le trait est assumé par Abe, qui dit tout de go : « Oui, je joue le pitre. » Chick, plus américain ou moins juif, rit aussi, mais, comme il se doit, moins fort. Car on se demande si sa décision d'écrire le livre qu'avait commandé Ravelstein – « Ceci n'est pas une demande. Je te l'impose. » – si sa décision n'est pas une sorte de revanche comique.

En tout cas, Chick, le littéraire, révèle du philosophe ce que ce dernier ne peut pas, en tant que philosophe, montrer de lui-même. Et le croyant mou montre comment le dur athée finit sa vie impie sans pouvoir exorciser tout à fait, non pas ses démons, mais son Dieu. Et le moderne soucieux de l'individu révèle les angles morts de ce partisan des Anciens, eux qui n'en ont que pour l'universel : Ravelstein était à la fois la plus grande commère du monde intellectuel et politique américain et un ami tendre et soucieux de

ceux qu'il aimait. La dernière partie du roman, où Ravelstein n'apparaît que peu, rappelle le « Jules César » de Shakespeare : César est mort, mais il agit encore sur les hommes qui restent après lui ; Ravelstein est un fantôme aimable et bienveillant.

Mort, le géant éponyme laisse un trou béant. À la fin du roman, quand Ravelstein fait un dernier tour de piste, on sympathise avec Chick qui se réfugie dans une sorte de rêverie romantique : son ami existe toujours avec toutes ses extravagances. Malgré soi peut-être, on voudrait qu'un homme comme Ravelstein eût existé ; on voudrait que ce roman fût un portrait. Et malgré ce qui est écrit sur la première page : *Ravelstein, a novel by Saul Bellow*, c'est peut-être le cas.

Le mélange de vérité biographique et de vérité littéraire est une constante dans l'œuvre de Bellow. Dans *Ravelstein*, Bellow le souligne au crayon gras. Par exemple, dans les scènes où Abe Ravelstein demande à Chick de faire un jour son portrait. Par exemple, quand Chick, parlant toujours à la première personne, s'excuse au fil du roman de ne pas parler de son ami de façon correcte ou cohérente. Autant de signes que ce roman est un décalque de la vie, Chick l'auteur Bellow et Ravelstein Allan Bloom, auteur de *The Closing of the American Mind*.

Roman ou biographie ? Le lecteur s'interroge à tout moment : le roman refuse d'en être un, et la quasi biographie devient l'histoire du narrateur autant que de son sujet. Sommes-nous en présence d'une espèce de « Mémoires de Socrate » écrit par un Xénophon américain ? L'indice en est donné lors d'un des innombrables coq-à-l'âne du texte. Selon Chick-Bellow, Whitehead avait dit que Chicago, la ville de Ravelstein-

Bloom, serait l'Athènes du monde moderne. Or toute Athènes a son Socrate, et tout Socrate doit avoir un disciple qui rende compte de sa vie.

Mais là finit toute ressemblance avec l'Antiquité parce que le portrait de Ravelstein-Bloom est le contraire de ceux des grands hommes du passé : il n'y a ici aucune piété, aucune *moraline* ; le texte est souvent brutal. Les scènes crues qui montrent Abe sombrant peu à peu dans les symptômes cruels du sida sont à peine supportables. Mais la franchise morale est plus crue encore, et encore moins supportable. Chick-Bellow présente un homme gigantesque, un héros homérique s'il l'on veut, un « bienfaiteur de l'humanité » comme il le dit dès la première ligne. Or ce géant a les appétits d'un géant, et les vices qui viennent avec : dépensier au point de ne pas repayer des dettes faites à ses amis, il est parfois vaniteux et souvent snob. Mais ce qui étonne surtout chez ce champion de la droite américaine, chez ce pourfendeur du relâchement moral démocratique, chez ce partisan des Anciens et du droit naturel, c'est qu'il était homosexuel. Quand Abe Ravelstein meurt du sida, c'est Allan Bloom qui meurt du sida. Quand les mœurs sexuelles parfois choquantes par ces excès d'Abe sont décrites par Chick, c'est l'Allan, ami de Saul, auquel on pense.

Nulle surprise donc que la fusion du roman et du portrait biographique qu'a voulu opérer Bellow a déjà eu des effets nombreux. D'abord de faire disparaître le roman, dont nous avons parlé ci-dessus. Mais aussi, hors de l'arène littéraire, de ramener sur la scène l'œuvre de Bloom, cette fois sous la rubrique de *l'inauthenticité* : le seul péché sans rémission au début du nouveau millénaire, le dernier péché contre l'esprit.

Comment a-t-il pu vivre comme il l'a fait et écrire ce qu'il a écrit? s'objecteront autant les lecteurs de gauche que ceux de droite, qui ne connaissent Bloom qu'à travers son livre, *The Closing of the American Mind*. Rousseau, qui passionnait Bloom, a offert une première réponse à ce genre d'objection. Lorsqu'on lui demandait comment lui, un homme éduqué, un passionné des arts, un pratiquant des sciences, pouvait dénoncer l'effet délétère des sciences et des arts sur les hommes, il répondait qu'au pis il était en contradiction avec lui-même et que ses actions n'atteignaient pas la hauteur de ses idées. Mais cette contradiction ne minait pas ses observations. De même, un médecin qui me suggère de cesser de fumer tout en tirant sur une cigarette ne dit pas faux: il ne fait que réduire l'effet de ses propos par la faiblesse de son caractère.

Mais la réponse ne suffirait pas cette fois: Ravelstein-Bloom défend ces idées et assume son comportement *anti-conservateur* au moment même où il célèbre la pensée ancienne et critique la gauche démocratique. En passant par Bellow, Bloom a peut-être voulu rompre les ponts avec ceux qui suivent son enseignement pour les mauvaises raisons. Autrement dit Platon n'a pas raison, affirmait sans doute Bloom, parce qu'on peut s'en servir pour soutenir une certaine morale ou défendre une certaine politique; Platon a raison parce qu'il dit l'âme humaine mieux que quiconque. Le roman de Bellow serait alors une sorte de test pour certains *bloomiens*. Ils aimeront d'autant moins ce test qu'ils verront leurs adversaires politiques et moraux profiter de la *contradiction* entre la vie de Bloom et ses idées pour continuer leur danse de Saint-Guy libertaire.

Il est certain que le portrait de Ravelstein-Bloom bouleverse bien des clichés sur la vie intellectuelle ; vécue par l'ami de Chick-Bellow, celle-ci a quelque chose de la volonté de puissance de Nietzsche et fait sauter l'objection de ce dernier contre la philosophie socratique : le socratisme n'est pas contre la vie, et le *Banquet* reprend son vrai sens, rendre compte du désir sexuel et du désir de l'amitié. Ce à quoi fait écho le dernier livre de Bloom, publié après sa mort, et qui porte le titre, *Love and Friendship*.

« Les professeurs n'avaient pas grand-chose à nous offrir durant ce siècle insoutenable qui se termine. Ainsi pensais-je, autrefois. » lance Chick. S'il a changé d'idée comme il le dit, c'est qu'il a rencontré Abe Ravelstein. L'intention de Bloom ? Que Bellow écrive *Ravelstein* pour qu'on découvre, par la plume d'un romancier, la terrible grandeur de la pensée, c'est-à-dire la réflexion sur les questions essentielles.